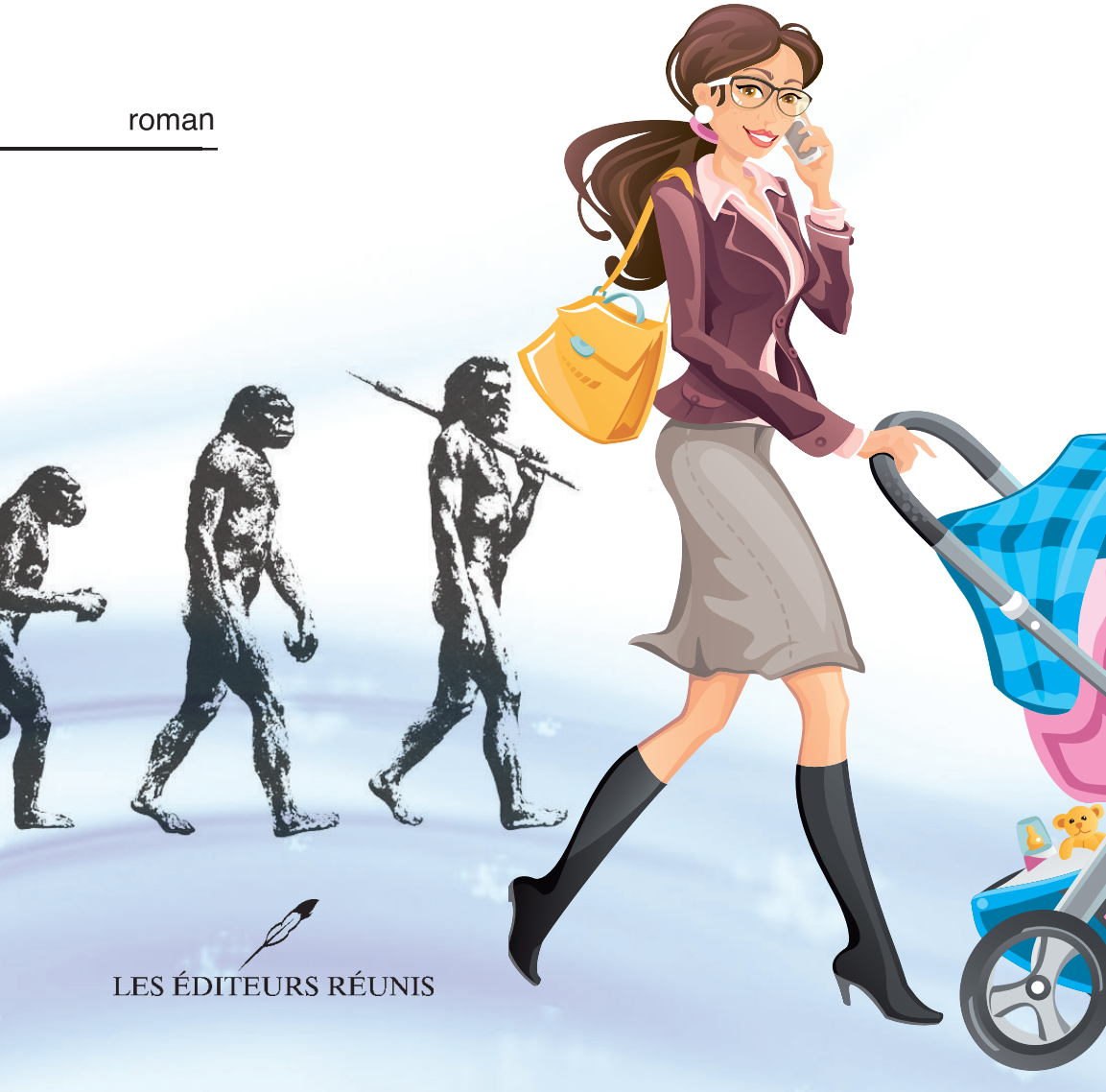
Evelyne Gauthier

mâle, femelle et autres espèces animales

roman



LES ÉDITEURS RÉUNIS

mâle, femelle
et autres espèces animales

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Gauthier, Evelyne, 1977-
Mâle, femelle et autres espèces animales
ISBN 978-2-89585-461-6
I. Titre.
PS8563.A849M34 2013 C843'.6 C2013-940181-4
PS9563.A849M34 2013

© 2013 Les Éditeurs réunis (LÉR)

Illustration de la couverture : HelgaMariah, iStockphoto

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :
LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :
PROLOGUE
www.prologue.ca

Distribution en Europe :
DNM
www.librairieduquebec.fr

Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2013
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

Evelyne Gauthier

mâle, femelle
et autres espèces animales

roman

LES ÉDITEURS RÉUNIS

1

Ça promet...

(Août)

Le bonheur, c'est comme une note de musique :
si ça dure, c'est monotone.

François Lavallée

Nom : Amélie Tremblay.

Âge : Trente ans, mais pas de quoi en faire un drame, je m'en fous !

Sexe : Féminin, et fière d'être femme !

Profession : Rédactrice en chef de la prestigieuse – *yeah, right !* – revue *Féminine.com*. Anciennement chroniqueuse de la section Tests où je devais parler de trucs domestiques insignifiants tels que des essuie-tout ou des tringles à rideaux.

Statut social : En couple, casée avec le beau Samuel Gagnon, mon dentiste favori – wouhou !

Mon *chum* a une chevelure bouclée châtaine, des yeux gris turquoise à faire damner un saint, des lèvres sensuelles et charnues qui lui donnent l'air d'un angelot et un sourire ravageur – évidemment, il est dentiste ! S'il avait un sourire moche, ce serait comme un chirurgien plastique avec un gros nez et des verrues – Samuel pourrait rivaliser avec le sublime Patrick Dempsey, alias Dr Shepherd de *Grey's Anatomy*. Mon amie Gabrielle, la reine des surnoms, l'a d'ailleurs rebaptisé Dr Torride. Ni macho ni rose, Samuel est l'équilibre parfait entre la virilité, la créativité, la sensibilité, la séduction et le

charisme. L'incarnation type de l'un des derniers modèles masculins à la mode : le *novocasual*.

Grand et mince, mais sans complexe de supériorité par rapport à la beauté, Samuel inspire le bien-être presque en toutes circonstances. Il est juste assez musclé pour respirer la santé, mais sans avoir l'air d'un maniaque *boosté* aux stéroïdes ou d'un narcissique qui s'embrasserait les biceps toute la journée. Il a une démarche lente et aguichante, digne d'un danseur brésilien, et des mains longues et effilées – très habiles ! – qui donneraient envie de se faire masser pendant des heures. De plus, il dégage un agréable parfum léger, très subtil et légèrement épicé. Comme un pain d'épices ou une brioche à la cannelle. Miam… Cela donne envie de prendre une petite bouchée au passage !

Il cuisine divinement – ça tombe bien parce que j'ai du mal à me préparer un hot dog –, ne rechigne pas trop à faire des tâches ménagères, se fiche que j'aie l'air de m'être coiffée avec un râteau, que je chante comme un canard et que je sois tellement nulle comme ménagère que les minous de poils roulent dans la maison. Un de ses passe-temps favoris ? Observer le lever du soleil, assis dehors en sirotant un café. Quoi, vous pensiez que l'homme idéal n'existait pas ? Mais oui, il est réel ; c'est moi qui l'ai trouvé et je le garde !

J'aime la façon dont il me regarde – du coin de l'œil avec un petit sourire – quand on fait des activités ensemble telles que la cuisine ou l'épicerie – ouais ! je n'aurais jamais cru que d'acheter des légumes et des conserves pouvait être aussi excitant quand on est bien accompagnée. J'aime la façon dont il m'effleure le creux des reins de sa main quand il passe près de moi.

Je suis tellement heureuse que j'ai envie de chanter comme Julie Andrews dans son champ de fleurs dans *La mélodie du bonheur*. Reste juste à déménager avec Samuel et à me faire passer la bague au doigt – rien de moins !

Bilan de ma vie : beaucoup moins pathétique qu'autrefois et tout près de la perfection. *Yes* !

* * *

C'est un mercredi soir de la mi-août. J'arrive à la salle de réception où ma grande copine Gabrielle Bouchard – surnommée Madame-la-Mariée – et son mari Alexandre Bélanger – un genre de « montagne de muscles ambulante » jaloux et avide de contrôle – célèbrent leur premier anniversaire de mariage. Les fameuses noces de coton… Personnellement, j'aurais passé sous silence ce détail, mais ces deux-là aiment fêter en grand à la moindre occasion. Il y a même un orchestre !

Plutôt que de se contenter d'aller souper en tête à tête au resto, ils ont organisé une véritable réception ! Ils n'ont probablement pas encore fini de payer leur mariage qu'ils remettent ça. Il faut dire que, de nos jours, les mariages ne durent plus vingt-cinq ou trente ans comme avant. Les chances de Gabrielle et d'Alexandre de se rendre aux noces d'or ou de diamant sont aussi minces que j'en ai de gagner le prix Miss Univers, alors aussi bien profiter de toutes les occasions possibles pour célébrer leur union.

Gabrielle, la Saguenéenne qui ressemble à une Sicilienne, toujours parfaitement maquillée, manucurée et épilée, resplendit, comme d'habitude. Elle se déplace avec la grâce d'un chat et donne toujours l'impression d'un contrôle parfait. Des yeux noirs en amande à peine soulignés d'un trait de crayon et des cheveux bouclés brun foncé habilement coiffés – jamais un seul cheveu qui dépasse ! – complètent le portrait. Peut-être qu'un jour, on va découvrir que ses cheveux sont en plastique, en fait.

Alexandre est un grand gaillard de plus de 1,80 mètre, avec une coupe de cheveux en brosse, au *look* quasi militaire. Un héritage de sa mère… heu ! la personnalité, pas la coupe de cheveux ! Il a aussi de grands yeux verts qui regardent toujours dans tous les sens – pour mieux espionner Gabrielle, tel un vrai agent du KGB.

Gabrielle a beau être une *workaholic* accro du dernier iPhone – digne remplaçant de son ancien cellulaire et de son Palm Pilot, deux machines désuètes, dignes de la Première Guerre mondiale – et être une *control freak* qui a une peur bleue de l'échec, elle n'en est pas moins devenue

une épouse dévouée à son homme et à son couple. Un peu plus, et elle se mettrait à cuisiner des tartes aux bleuets tout en planifiant la prochaine exposition de l'artiste le plus en vogue de l'heure pour sa galerie d'art.

Étonnant comme le temps est passé vite ! Dire qu'il y a un an, je me promenais au manoir Rouville-Campbell, l'air d'une tartelette au citron dans une robe de demoiselle d'honneur jaune serin avec des manches bouffantes – robe choisie bien évidemment par la mariée. Cette fois-ci, je suis vêtue d'une manière plus décente. Et en plus, je ne serai pas LA pauvre célibataire désespérée du lot d'invitées. J'aurai mon beau cavalier avec moi. Plus besoin de me soûler la gueule pour oublier que je suis misérable et seule au monde, comme j'avais souvent coutume de le faire dans les mariages. Maintenant, je peux boire par pur plaisir et pour célébrer mon nouveau bonheur. *Yes !*

Comme à son habitude, Camille, la vieille réceptionniste du magazine où je travaille, a cogné à ma porte cinq minutes avant mon départ, avec une urgence de la plus haute importance entre les mains. Je vais arriver en retard… Aïe ! J'espère que Samuel n'aura pas à attendre, seul avec des gens qu'il connaît à peine.

Après tout, nous ne sommes officiellement ensemble que depuis deux mois et je n'ai pu lui présenter qu'une partie de mes proches. Sans compter qu'il n'a jamais rencontré l'entourage de Gabrielle ou d'Alexandre. S'il fallait qu'en plus, le général nazi qui sert de mère à Alexandre le prenne en otage afin de le mettre en charge du livre d'or du *party*, ou pire, le nomme caméraman officiel de la soirée ! Horreur !

M'y voilà enfin ! Une douzaine de personnes sont présentes. Je ne vois nulle part les deux autres inséparables de notre groupe d'amis : Laurie et Antoine. Leurs conjoints respectifs brillent également par leur absence. Peut-être sont-ils pris dans le trafic ? Surprise ! Samuel n'est pas encore là. Il est plutôt ponctuel d'habitude. Bon, au moins, il n'aura pas eu à poireauter au milieu d'étrangers et je n'aurai pas à me sentir mal de l'avoir abandonné. De leur côté, Gabrielle et Alexandre sont introuvables. Étrange…

— Eh ! Amélie ! La grande copine de Gabrielle ! Ça fait un bail qu'on s'est vus, non ?

Je me retourne pour tenter d'associer un visage à la voix familière qui vient de m'apostropher. Malheur ! Mon sang se fige dans mes veines. C'est Benjamin. Je l'avais oublié, celui-là ! Si j'avais su qu'il serait ici… Pourtant, j'aurais dû m'en douter, puisque c'est le frère d'Alexandre. Il est vrai, pour ma défense, que je n'avais pas les idées très claires la dernière fois que je l'ai vu, au mariage de Gabrielle, alors ma mémoire en a pris un coup. Je ne sais pas s'il se souvient de m'avoir ramenée dans ma chambre d'hôtel parce que j'étais trop ivre pour la regagner sans aide. La honte ! Mon Dieu, faites qu'il ait oublié !

— Tu te souviens de la dernière fois qu'on s'est vus ? J'ai dû te ramener dans ta chambre d'hôtel parce que tu étais trop ivre pour t'y rendre par toi-même !

Zut ! Prière non exaucée. Une chance que je suis heureuse en ce moment, sinon je me dirais que Dieu m'en doit une. J'espérais tout de même ne pas avoir à revenir sur cette bourde. Fais comme si de rien n'était, Amélie. Avec un peu de chance, il va peut-être changer de sujet…

— Y avait longtemps que je n'avais vu une fille aussi partie, rigole-t-il. Pas depuis l'université, du moins. Ha, ha, ha !

Très drôle… C'est quoi, l'idée ? M'humilier en public ? Grand crétin ! Dire qu'il y a un an, j'avais été attirée par je-ne-sais-plus-trop-quoi chez Benjamin ; en tout cas, sûrement pas par le pamplemousse lui servant de cerveau. Une chance que Samuel n'a pas entendu cette histoire. Pas le genre de réputation dont j'ai besoin !

Leçon de vie : toujours surveiller mes faits et gestes lorsque j'ai bu un verre de trop, car ça pourrait me retomber sur le nez un jour, au moment où je m'y attends le moins. Et mes paroles aussi, tant qu'à y être. Essayons de parler d'autre chose.

— Et toi ? Comment vas-tu ? Et ta femme ?

Aussitôt, son sourire disparaît et son visage s'assombrit. Ses yeux se rivent au sol.

— Nous avons divorcé il y a trois mois, annonce piteusement Benjamin.

Oups ! Pour la leçon de vie, c'est mal parti ! Même sobre, j'arrive à me foutre les pieds dans les plats. Et puis, zut ! je ne pouvais pas savoir, moi. Mais je me sens mal quand même. Bon, passons l'éponge et abordons un sujet moins délicat.

Ah ! J'aperçois ma porte de sortie. Antoine – autrefois baptisé le clinquant à cause de son *look* tapageur de charmeur en puissance, aujourd'hui surnommé Robin des Bois – vient d'arriver avec Marianne. Comme d'habitude, monsieur le grand séducteur, aux yeux bleus et aux cheveux châtain foncé, est tiré à quatre épingles, dans un complet Hugo Boss qui a dû coûter l'équivalent de huit paniers d'épicerie.

Mais s'il est toujours aussi élégant, l'ancien coureur de jupons – qui a certainement couché avec la moitié des barmaids du bar Le Sex-symbol où nous allions chaque mois –, est un homme repenti et apparemment très amoureux de sa Marianne Dubé, une fleur exotique de 1,70 mètre, sortie tout droit d'Haïti. Cette stabilité amoureuse de la part du gars qui a pratiquement écrit les lois fondamentales du *Parfait manuel du parfait séducteur* et fait l'apologie du *playboy* libre me surprend encore. Je vais me précipiter vers eux pour me soustraire à ma situation gênante.

— Bon, bien… heu !… désolée pour tout ça, Benjamin. Je te laisse, je vais accueillir des amis. Bonne chance quand même.

Vite ! Il vaut mieux que je file sous d'autres cieux. J'espère que Samuel va arriver bientôt ; je vais peut-être faire moins d'imbécillités en sa présence. Au moins, quand il est là, mes pires idioties semblent amoindries, car il voit toujours le bon côté des choses.

Au moment où j'essaie de me défiler, je tombe sur madame Bélanger. Aïe ! La Führer semble au bord de la crise de nerfs, pour je ne sais quelle raison. À la même seconde, l'orchestre commence à jouer les premières notes de *Eye of the Tiger,* du film *Rocky III*. Ouf ! sauvée par la cloche !

— Et maintenant, clame la voix du chanteur dans les haut-parleurs, ceux que vous attendiez tous… Gabrielle et Alexaaaaaaaandre !

Aussitôt, telles deux vedettes de rock, les tourtereaux surgissent de derrière un treillis orné de vignes à raisins de plastique sous les applaudissements. Gabrielle se dandine tandis qu'Alexandre feinte des coups de poing comme un boxeur – le tout, sous le regard désespéré de maman Staline.

— Pfff ! Quel grotesque ! soupire-t-elle. Un anniversaire de mariage, c'est censé être sérieux. Une institution sacrée.

Hum !… Il y aurait des flammèches entre elle et Laurie, qui pense encore que le mariage est un vaste complot planétaire et séculaire pour avilir les femmes et les forcer à devenir des machines à bébés. Et puis, en quoi ça dérange, la madame contrôlante, que Gabrielle et Alexandre s'amusent ? C'est leur *party*, ils feront bien ce qu'ils veulent. De plus, on est entre nous, on ne reçoit quand même pas la reine d'Angleterre. Pas besoin de décorum royal.

— Heu !… Tout va bien, madame Bélanger ?

— Jamais rien ne fonctionne comme prévu quand on ne prend pas tout en charge soi-même ! crie-t-elle à qui veut l'entendre, c'est-à-dire personne. Vous êtes Amélie, n'est-ce pas ? Une copine de Gabrielle ? Croyez-vous ça, vous, que le chef a mis du jambon dans les minicroissants ? J'avais spécifié que je voulais de la dinde !

— Oui, mais Gab…

— Et les fleurs ! Je ne vous parle pas des fleurs ! Il me semblait avoir suggéré des lys blancs, pour les centres de table, pas des orchidées roses !

— Oui, mais c'est la fleur favorite de Gabrielle…

— Vous travaillez dans un magazine de mode, vous, non ? me coupe-t-elle encore. Qu'est-ce que vous pensez de son choix ? Je trouve que c'est d'un mauvais goût ! Ce doit être à la mode chez les jeunes, je suppose ?

Elle prononce « les jeunes » avec le même mépris qu'elle emploierait pour parler de pestiférés. Je suppose qu'elle nous perçoit tous comme une bande de dégénérés illettrés qui ont perdu le sens des vraies valeurs. Elle semble oublier que c'est l'anniversaire de Gabrielle et Alexandre, pas le sien. Si elle n'est pas contente, qu'elle s'organise son propre *party* et laisse les autres vivre et respirer un peu ! Il y en a qui sont incapables d'accepter qu'ils ne peuvent imposer leurs choix au reste de l'univers. Ça ne doit pas être facile de l'endurer sur une base régulière, celle-là.

Madame Bélanger se penche à mon oreille et murmure :

— Je trouve que ça ressemble aux… eh bien… aux parties intimes d'une femme, vous voyez ?

QUOI ? Ai-je bien entendu ? Aussitôt, je regarde les fleurs. Elle est joyeusement perverse, la madame, dites donc ! Peut-être est-elle en manque de sexe ?… Je retiens une grimace alors que des images tentent de se frayer un chemin dans ma tête. Stop ! *Too much information*… Si Samuel était avec moi en ce moment, il se marrerait sûrement et me sortirait une blague salée.

— Et dire que ces fleurs sont à la vue de tous, ajoute madame Bélanger. Bon, je vous laisse, je dois vérifier les couverts qu'ils ont choisis. Je parie qu'on ne m'a pas écoutée, ENCORE, et que…

Et elle poursuit son chemin, sans se rendre compte qu'elle parle toute seule et que sa jupe est coincée dans ses collants, exhibant une grosse culotte amincissante en lycra digne des corsets du XIXe. Elle qui se souciait des fleurs ressemblant à des parties intimes, elle devrait plutôt se préoccuper de son popotin. Est-ce que je lui dis que tout le monde a une vue imprenable sur la cellulite de ses cuisses et sur sa gigantesque craque de fesses ?… Naaaan !

* * *

Une demi-heure s'est écoulée et Samuel n'est toujours pas arrivé. En ce moment, j'ai l'impression de me confondre avec le tissu fleuri du sofa sur lequel j'ai pris place. À part mon cercle d'amis restreint, je ne connais personne. Et à peu près tout le monde est en paire. Antoine et Marianne

jasent avec deux autres couples pendant que Laurie, affublée de son Félix – rebaptisé Flix par Gabrielle –, disserte sur la désuétude de l'institution du mariage.

— Oscar Wilde a dit : « On devrait toujours être amoureux. C'est la raison pour laquelle on ne devrait jamais se marier », pérore-t-elle.

Sacrée Laurie ! Il n'y a qu'elle pour dire une chose pareille à ce genre d'événement. Elle se fiche de savoir si c'est le bon moment pour une telle conversation et n'hésite pas à déverser son fiel sur tout ce qui bouge quand l'envie lui en prend. À l'entendre, l'amour n'est qu'un mythe comme le lapin de Pâques, un vaste complot millénaire orchestré par les autorités, au même titre que le secret derrière les attentats du 11 septembre et les extraterrestres de la Zone 51. Faudra appeler Mulder et Scully bientôt, si ça continue. Cela ne l'empêche pas d'être très amourachée de son beau Félix et d'avoir joint la *gang* du complot.

Je l'adore, ma Laurie. Elle est ma dose vitale de cynisme dans la vie : un mélange altermondialiste, féministe, écologiste, nouvelle flexitariste. Et surtout, elle s'oppose à tout ce qui est « convention sociale ».

Laurie, une designer multimédia aux cheveux courts, blond clair et décoiffés comme un porc-épic – l'air de dire « je viens de sortir du lit et je ne me donnerai pas la peine de me peigner pour répondre à vos critères de beauté machistes » – et à l'apparence généralement débraillée, dit toujours ce qu'elle pense – parfois sans réfléchir aux conséquences. Elle marche avec l'élégance d'un gorille, car pas question pour elle d'avoir une démarche un tant soit peu féminine. Elle rejette tout ce qui est accepté par les autres et spécialement la majorité. Quand tout le monde dit noir, elle dit blanc. Elle abhorre tout ce qui est « trop féminin ». Elle déteste le rose, pense que les robes et les jupes devraient être bannies, que les cheveux longs sont une forme d'asservissement de la femme. Mais elle a beau être une féministe acharnée qui tombe à bras raccourcis sur les bourreaux de l'humanité depuis toujours – et j'ai nommé la race masculine –, cela ne l'empêche pas de se transformer en servante pour son beau Félix.

Flix, son cher programmeur-analyste au physique franchement moyen, vit dans sa bulle en parlant à peine aux autres et en se confondant avec la tapisserie du mur. Ce gars-là est tellement amorphe que c'est à se demander s'il a un pouls. Quant à Madame-la-Mariée, elle est trop occupée à recevoir des compliments pour remarquer les tirades antimariage de Laurie, et c'est très bien ainsi. Chacun à sa place et les poules seront bien gardées, quoi.

J'ai fini par apprendre, après deux appels au cabinet de Samuel, qu'il avait eu une urgence de dernière minute. Impossible de se libérer. L'une des réceptionnistes, Megan Johnson, me transmet son message d'excuse : « Samuel dit qu'il fera tout son possible pour être là au plus vite. » Je n'en suis pas fière, mais je suis un peu déçue.

Qu'est-ce que j'ai fait à la vie pour devoir endurer ce genre de soirée, deux ans d'affilée… encore seule ? Et puis, zut ! Pourquoi suis-je incapable d'être autonome ? Ne m'étais-je pas juré, par le passé, d'être indépendante face à mes conjoints ? De ne plus calquer ma vie sur la leur ? Alors, pourquoi est-ce qu'à la première occasion, je refais cette erreur ?

Après tout, qu'est-ce que ça peut faire que Samuel ne soit pas avec moi ? Ce détail insignifiant ne devrait pas me déranger. Mais, en même temps, je sais très bien pourquoi cela m'atteint : en ce jour où Gabrielle célèbre son premier anniversaire de mariage, j'aurais aimé, moi aussi, montrer à tous que j'ai un copain. Bref, que je ne suis pas qu'une fille cinglée et pathétique, et que OUI, un type est assez fou pour m'aimer et vouloir être avec moi. J'aurais voulu qu'on me regarde avec admiration, voire avec envie, et non plus avec pitié. Ouais ! mes préoccupations sont très *girly*, pas de quoi être nommée la féministe de l'année.

J'avais oublié à quel point on se définit par le regard des autres, moi la première, et qu'on est souvent façonné par l'opinion de son entourage. Pourquoi suis-je si aisément influençable ? Ne devrais-je pas avoir appris ? Ne devrais-je pas avoir évolué ?

En fait, je sais fort bien d'où provient cette insécurité quant à la gent masculine. Bon, vous me direz que tout le monde a été échaudé dans la

vie, que je ne suis pas la première poquée de l'amour. Mais mes expériences amoureuses, jusqu'à présent, ont été non seulement désastreuses, mais m'ont souvent laissée meurtrie et marquée à vie.

Le premier amour de ma vie fut Antoine, qui est aussi mon meilleur ami depuis toujours. Hé oui !… Surprise, surprise ! Je ne l'avais encore jamais avoué. Nous nous sommes rencontrés à la garderie et c'était le temps des amourettes naïves. Avec les années, quand j'ai vu la façon dont il traitait les filles, j'ai cessé de l'imaginer comme le possible géniteur de mes futurs enfants. Ma première déception amoureuse – dont Antoine n'a jamais même soupçonné l'existence. J'avais alors compris qu'un gars, ce n'est pas comme une poupée Ken – avec ses cheveux en plastique immobiles – à qui on fait faire ce qu'on veut, et que ça pouvait vous décevoir.

Il y a ensuite eu mon premier amour d'adolescente : William. Avec la candeur de mes seize ans, je le voyais comme un dieu. C'était le guitariste d'un groupe punk de garage gothique – au désespoir de mes parents, qui m'imaginaient déjà devenir la groupie d'un groupe néosataniste organisant des orgies dans les cimetières. Finalement, William a changé d'école en milieu d'année et a disparu sans même me donner de nouvelles. Même pas de « Hé, *man*, c'est poche, mes parents m'obligent à déménager ! » ou « Un dernier joint avant de partir ? » Rien. *Niet. Nada.* Même deux mots griffonnés sur un Post-it collé sur ma case, cela aurait été plus humain de sa part.

J'ai eu le cœur atrocement écorché. Je ne sais plus ce qui m'a fait le plus mal. Qu'il soit parti ou qu'il ait filé sans rien me dire, comme si je n'avais été qu'une poupée gonflable. J'ai passé des mois à me demander ce que j'avais fait de mal pour mériter un tel traitement. J'en ai pleuré, des rivières de larmes, couchée sur le plancher de la chambre d'Antoine, morvant et sanglotant comme un bébé. Il n'y a pas à dire, ce gars-là m'a vue dans les pires moments de ma vie.

J'ai ressenti une douleur cruelle qui m'a laissé une cicatrice sur le cœur. J'ai fini par prendre tout ce que William m'avait donné – c'est-à-dire un élastique à cheveux et un bouchon de bouteille de bière – et je l'ai brûlé

cérémonieusement sur un autel improvisé avec mes amis, en souhaitant qu'il meure noyé dans une cuvette de toilette.

Depuis, je manque de confiance avec les gars. Constamment, je me demande si je n'aurais pas commis une bêtise sans le savoir, et je m'attends à trouver la maison à moitié vide avec une lettre d'adieu en revenant du travail.

Ensuite, je suis sortie brièvement avec un certain Jean-Charles, un beau grand blond un peu candide, doux, délicat et discret, alors que j'étais monitrice dans un camp de jour. Notre relation fut agréable, légère comme un voile de mousseline, mais brève : elle dura le temps de l'été. Je ne l'ai jamais revu ensuite.

Mon premier copain à l'âge adulte s'appelait Guillaume. Ma plus longue relation, jusqu'à maintenant. Cet homme éveillait des sentiments à la fois sensuels et maternels chez moi. Je croyais avoir le meilleur des deux mondes. C'était une vieille âme, un artiste sensible, intelligent, mais qui devait sans cesse se faire gâter et rassurer. Il avait un besoin continuel d'attention et d'affection, comme s'il en avait été privé depuis sa naissance.

Comme le *junkie* qui a besoin de sa dose, il avait toujours l'air en sevrage. Je l'ai couvé et soutenu pendant deux ans, lui prodiguant mille et une attentions, l'encourageant chaque fois qu'il allait déclamer un de ses poèmes dans un café miteux et se plaignait de l'absence de reconnaissance de son génie. Je suis même allée jusqu'à ne pas étudier pour un de mes examens pour l'épauler après une séance de création difficile.

Je me suis occupée de lui toute une nuit après qu'il eut été humilié en public en se cassant la fiole en bas d'une scène de théâtre – après la lecture d'un poème passionné, bien sûr. Finalement, je l'ai surpris en train de se taper une des serveuses du café où il allait. J'ai appris, ce jour-là, qu'il avait couché avec la moitié des filles du département de littérature, trois de ses profs, toutes les employées du café – et la propriétaire aussi –, sa pharmacienne, la factrice et même la mère de son coloc. Berk ! S'il y avait eu une laitière, il l'aurait baisée aussi.

Pourquoi persistait-il à rester avec moi alors qu'il sautait toutes les filles qui l'approchaient à moins d'un mètre ? Je l'ignore. Peut-être parce que mettre fin à notre relation était trop dur et que notre routine était satisfaisante pour lui. Ou alors, parce que j'étais la seule capable de l'endurer quand il faisait ses crises artistico-existentielles.

Avec l'aide de mes amis, je me suis vengée. Oh ! pas une grosse vengeance. J'ai récupéré la vidéo de cette fameuse fois où il s'était cassé la gueule et je l'ai fait passer en boucle sur tous les écrans de télévision du magasin d'électroniques où il travaillait pour arrondir ses fins de mois – ses collègues se sont joyeusement payé sa tête. J'ai aussi réussi, toujours grâce à mes amis, à pirater les télévisions du département qui transmettent les nouvelles de la faculté et j'y ai diffusé la même vidéo. Des centaines d'étudiants ont pu voir Guillaume tomber en bas d'une scène. Moment jouissif. Mais cela ne m'a pas empêchée d'être profondément meurtrie et de voir ma confiance dans les hommes très ébranlée.

J'ai eu très mal, je ne voulais plus faire confiance à personne, jamais. Je me suis sentie trahie de la manière la plus intime qui soit. Je m'étais presque juré de couper les couilles au prochain qui m'approcherait et tenterait de me faire croire que j'étais belle. Mes amours suivantes se sont révélées sans grand intérêt, ne durant pas bien longtemps et ne provoquant aucun remous chez moi. J'étais bien décidée à protéger mon petit cœur du grand méchant loup jusqu'à ce que le Prince charmant arrive – à défaut du chasseur.

Il y a eu ensuite Olivier – mon dernier copain –, le premier qui a réveillé des émotions chez moi après une longue période de disette. Mais il me traitait comme sa servante. Autre déception.

Enfin, il y a eu l'homme, le vrai. Avec son élégance toute naturelle, sa délicatesse – pas de la mollesse ! –, sa virilité et sa sensualité, il me fait chavirer et éveille des choses en moi que personne n'avait même touchées du bout des doigts. C'est celui qui devine mes désirs sans parler, comme s'il me connaissait depuis toujours. Celui avec qui je m'endors le soir et avec qui je m'éveille le matin. Celui qui me met dans un état d'extase par sa seule présence et me laisse vide et dépitée lorsqu'il s'éloigne de moi. Celui qui peut me faire autant de bien que de mal, qui

me met dans un état de vulnérabilité émotive extrême, mais aussi de bonheur infini. Et à qui, après toutes mes mauvaises expériences précédentes, j'accorde une confiance absolue.

At laaaaaaaast, my looooooooooove has come along. My lonely days are oveeeeeeer…

Hein, quoi ? Bon, je beurre peut-être épais et puis je m'égare – fini, l'historique de ma vie amoureuse. Et puis, j'agis en égoïste. Je suis là, à me plaindre de ne pas avoir mon *chum* près de moi, alors que je devrais me réjouir du bonheur de Gabrielle et d'Alexandre, être heureuse pour eux et non pas me tourner vers moi-même et mes petites émotions. Suffit, l'autoprocès !

Leçon de vie : cesser de me regarder le nombril à tout bout de champ et penser davantage aux autres.

Comment pourrais-je me rendre utile et occuper ma soirée ? Devenir un petit soldat de la mère d'Alexandre ? Tiens, je vais tenter de remonter le moral à Benjamin… Ne dit-on pas que lorsqu'on se compare, on se console ? Ça pourrait me remonter le moral à moi aussi !

* * *

Arrgggh ! la brillante idée j'ai eue ! – insérer du cynisme ici. Après une heure de conversation avec le divorcé déprimé, je regrette mon geste. Moi qui pensais faire une bonne action en allant lui offrir une oreille amicale, je me suis retrouvée aux prises avec un gros nounours complètement soûl qui n'a cessé de déblatérer sur sa « connasse d'ex » en l'insultant et en pleurnichant sur mon épaule et surtout, dans mon décolleté.

Il y a un an, j'aurais été en extase à l'idée d'avoir un grand type musclé bavant de désespoir sur ma poitrine, mais là, c'est plus embarrassant qu'autre chose. Pas joli à voir. Comble de malheur, au moment où je songe à repousser Benjamin qui, dans un accès d'ivresse extrême, est en train de verser son restant de martini sur ma jupe, Samuel décide de faire son entrée dans le resto. Bravo ! Comme quiproquo, on ne peut faire mieux…

— Je vous dérange, peut-être ? lance Samuel, narquois.

J'hésite entre lui jeter un regard assassin pour m'avoir laissée toute seule et pousser un soupir de soulagement en voyant mon chevalier servant venir me rescaper. Dieu merci, Samuel semble surtout amusé. Je n'ai pas à lui débiter des inepties du genre : « Ce n'est pas ce que tu penses, chéri ! »

Benjamin, se sentant de trop dans notre nouveau trio, décide d'aller faire un tour au bar, histoire de voir s'il peut terminer sa soirée dans la petite culotte de la belle barmaid rousse. Ouf ! Fichue soirée ! Pour ce qui est d'aider les autres, je ne suis pas très douée. J'ai encore du chemin à faire…

* * *

Une autre heure plus tard, après que tout le monde a mangé et bu, nous avons droit, ô joie ! – insérer du cynisme ici aussi –, à un beau discours d'Alexandre et Gabrielle sur la beauté du mariage, la pureté de l'amour, les merveilles de l'engagement et tout le bataclan. Ce grand moment est accompagné d'une musique sirupeuse jouée par l'orchestre installé sur la scène bucolico-quétaine, au milieu des vignes en plastique. On aurait pu croire que Gabrielle ou *mama* Mussolini auraient voulu un endroit de meilleur goût, mais… allez savoir. Peut-être qu'après avoir dépensé une fortune pour la cérémonie grandiose au manoir Rouville-Campbell, il ne leur en restait plus assez pour louer autre chose qu'une imitation de jardin en caoutchouc.

Soudain, sur un signal d'Alexandre, le groupe entame les notes d'une chanson bien connue. Et le marié, armé de son micro, commence à chanter.

— *My love, there's only you in my life, the only thing that's right…*

Et Gabrielle, telle une Diana Ross répondant à son Lionel Ritchie, se lève et se met à chanter dans le micro :

— *My first love, you're every breath that I take, you're every step I make…*

Alors, les tourtereaux se lancent dans l'exécution d'un *slow* et entament le reste en chœur, sous les yeux médusés de la foule qui doit se demander

depuis quand ils dansent et chantent si bien. Et surtout, quand, à travers leurs agendas aussi remplis que celui du président des États-Unis, ils ont pu répéter un tel numéro.

— *And I, I want to share, all my love with you, no one else will do. And your eyes, they tell me how much you care. Oh yes, you will always be, my endless looooooooove.*

Wow ! *Endless Love* ! Ils sont allés la chercher loin, celle-là ! Mon cerveau gauche – l'analytique, le rationnel et l'indécrottable cynique – n'a qu'une envie : se mettre à rire devant le côté incroyablement cucul de la chose. Mais mon cerveau droit – l'intuitif, le créatif et l'incurable romantique – crève d'envie et crie : « Moi aussi, moi aussi, je veux vivre un *trip* comme ça ! » On jurerait le petit frère achalant des *Têtes à claques*.

Je jette un œil discret sur Samuel pendant ce vibrant spectacle. Cette mise en scène semble plutôt l'agacer. À plusieurs reprises, il lève les yeux au plafond et fronce les sourcils. Visiblement, il a encore son mariage et son divorce en travers de la gorge. On le comprendrait à moins.

Il n'a réglé son divorce avec Aryane Bergeron, son ex, que six mois plus tôt. Et ce, après sept mois de longues et coûteuses procédures, durant lesquelles Aryane l'a emmerdé au possible.

Aryane, une ancienne cliente, lui avait couru après pendant des semaines avant de mettre le grappin dessus et le convaincre de l'épouser après un an de fréquentations. C'est alors que la belle et grande blonde s'est transformée en tigresse jalouse, quasi psychotique, et en véritable *control freak*. Elle s'est mise à talonner Samuel sans arrêt, à tenter de contrôler sa vie, à exiger qu'il lui rende des comptes, à l'accuser constamment d'infidélité, à l'espionner même…

Elle aurait déjà égratigné la voiture d'une collègue de Samuel, parce qu'elle la soupçonnait d'avoir un œil sur lui. Après un an de harcèlement constant et une thérapie de couple, Samuel s'est fatigué et a demandé le divorce.

Cela n'a pas empêché Aryane de continuer à lui rendre la vie impossible. Elle s'est révélée intraitable sur tout lors des procédures de divorce : elle avait des exigences ridicules, ralentissait le processus, changeait

d'idées sans arrêt, revenait sur ses décisions. Sans compter qu'au premier rendez-vous que j'ai eu avec Samuel, elle s'est pointée à l'improviste chez lui et l'a engueulé devant moi, m'accusant au passage d'être une de ses maîtresses. Bref, cette cinglée lui a fait vivre l'enfer pendant plus de deux ans et demi. Mes deux cerveaux sont au moins d'accord sur un point : pas étonnant que Samuel soit amer…

Après le numéro « spécial quétaine années 1980 » des mariés viennent les discours des proches. Je me réjouis de ne pas avoir eu à faire ça, en tant qu'ex-demoiselle d'honneur. Quant à Laurie, connaissant son opinion sur l'institution du mariage, vaut mieux ne pas y penser. C'est à une cousine de Gabrielle qu'est revenue cette tâche.

Vient ensuite le tour de Benjamin, le frère et garçon d'honneur du marié. Bon Dieu, ça n'en finit plus. Qu'est-ce qu'il y aura encore, après les discours ? Pas une nouvelle séance de photos, j'espère ?

— Benjamin ? appelle Alexandre. Benjamin ? C'est à ton tour de parler !

Tout le monde regarde aux alentours, cherche partout, crie le nom de l'interpellé. Mais où se cache-t-il ? Est-il tombé soûl mort dans une cuvette de toilette ou en dessous d'une table, dans un plat de crevettes ?

Je suis tout à coup saisie d'un frisson. Benjamin semblait si déprimé et démoli quand il faisait son monologue morveux dans mon décolleté. Soudain, la porte des toilettes des hommes s'ouvre et Benjamin en sort en courant… tout en rajustant son pantalon à la braguette ouverte, sa chemise à moitié déboutonnée et sa cravate défaite. Son visage est rouge, on jurerait qu'il vient de faire un gros effort physique. Le pauvre a peut-être été malade, après tout ce qu'il a bu.

C'est alors que la fameuse barmaid rousse sort, elle aussi, des toilettes… des hommes ! Décoiffée, le maquillage défait, la jupe froissée et détachée, la camisole à moitié remontée – elle a un sein à demi exposé ! En fin de compte, Benjamin semble se consoler facilement. Dire que c'est peut-être par lubricité qu'il me collait autant tout à l'heure !

Tout le monde le regarde avancer vers la table d'honneur tout en essayant d'ignorer les marques de rouge à lèvres qui couvrent son visage. Madame Bélanger est furieuse et fusille son fils du regard. Lui, il n'est pas mieux que mort. J'essaie de retenir un rire tout en regardant le plafond pendant que Samuel se couvre la bouche et que ses épaules tressautent en silence.

Wow ! Ça bat le moment de malaise où la mère d'Alexandre s'est rendu compte, après plus d'une heure, qu'elle avait la culotte à l'air. Elle était si humiliée qu'elle est partie se cacher dans les cuisines pour pleurer de honte pendant une demi-heure. Lorsqu'elle a daigné ressortir – probablement pour s'assurer que le monde ne s'écroulait pas sans sa surveillance bienveillante –, son mascara et son fond de teint étaient ruinés. Elle a eu beau retoucher son maquillage aux toilettes, elle n'a réussi qu'à se créer un maquillage qui lui donne un air de mime. Un peu plus et on lui jetterait de la monnaie.

Alors que tout le monde essaie de faire comme si de rien n'était en s'occupant avec un napperon, une fourchette ou en comptant le nombre de lampes accrochées aux murs, Benjamin commence enfin son discours sous les rires et les quolibets des invités. Pour une fois que ce n'est pas moi qui passe pour la tarée de la journée en prenant un bouquet de fleurs en pleine figure ou en me cassant la gueule !

* * *

Jeudi, le lendemain matin. L'été tire tranquillement à sa fin. Je respire à fond en sortant de mon appartement pour prendre le chemin du bureau. J'avais oublié à quel point ça faisait du bien, le bonheur ! Et comment le fait d'être aimée et adulée par un homme merveilleux comme Samuel pouvait donner des ailes. Je jure de ne plus jamais rigoler quand j'entendrai cette phrase, bien que ce soit le plus gros cliché de la terre.

Mon vieux logement qui tombe en ruine m'apparaît aussi spacieux que le *penthouse* de Madonna ; ma chienne Bingo, qui se régale de mes soutiens-gorge les plus dispendieux – c'est qu'elle a du goût –, me semble le plus aimable toutou et je suis prête à accueillir l'automne sans la

moindre déprime. Je sais, je devrais essayer de ne pas rayonner autant et éviter de ne parler que de mon Samuel et de la béatitude qu'il m'inspire, mais j'ai bien enduré les discussions des autres couples durant des années quand j'étais seule, non ? À mon tour d'avoir le sourire perpétuel sur le visage.

Samuel a le don de me faire sentir belle, désirable, extraordinaire, intelligente, sensuelle, précieuse, voire unique au monde. Rien que ça ! Dans son regard, je suis la personne la plus sublime de la planète… les vedettes d'Hollywood ne m'arrivent pas à la cheville. Même vêtue d'un sac d'épicerie brun, je crois qu'il me trouverait encore divine. Dans ces conditions, comment pourrais-je me plaindre ? Je suis une personne nouvelle ! La vie est géniale ! Plus jamais je ne me lamenterai !

* * *

— Amélie, tu dois avoir fini de vérifier les épreuves du prochain numéro dans moins d'une heure ! me lance Camille, paniquée.

Puis, elle saisit le téléphone qui ne cesse de sonner depuis ce midi. L'appareil doit être sur le point de fondre ou d'exploser. Voir Camille, notre vieille secrétaire, au bord de l'apoplexie, ça tient du spectacle. Elle travaille pour le magazine *Féminine.com* d'aussi loin que je me souvienne et, en temps normal, rien ne parvient à l'énerver. Même les circonstances les plus exceptionnelles, comme un maniaque au pic à glace poursuivant les employés partout dans le bureau, ne réussiraient pas à la détourner de sa mission fondamentale dans l'univers : répondre au téléphone et classer le courrier. Sans compter son autre dévotion cosmique et spirituelle : prendre soin des employés envers et contre tout.

Alors, apercevoir Camille, échevelée, sur le seuil de mon bureau et dans un état d'affolement total, c'est quelque chose qui se rapproche de la quatrième dimension. Mais il y a une bonne raison à tout ce branle-bas de combat. Notre merveilleux CA, composé essentiellement de fantômes, s'est donné pour défi d'augmenter le contenu du magazine de 50 %, afin de contrer la concurrence de plus en plus féroce dans le milieu – et particulièrement celle de notre ennemi juré, la revue *Au féminin*.

Inutile de préciser qu'avec 50 % plus de chroniques à produire, la charge de travail a augmenté. La direction a au moins eu le bon sens d'accroître le nombre d'employés et de pigistes. Nous venons d'accueillir trois nouvelles adjointes à la rédaction, une réceptionniste supplémentaire et nous avons presque deux fois plus de journalistes qu'auparavant.

Mais ce changement vient un peu chambouler nos habitudes de travail. Il nous faut acquérir un nouveau rythme de production un peu infernal ! La condition mentale de Camille est donc légitime. Bah ! pas grave, j'adore les défis ! Après avoir été reléguée à des chroniques sur les déodorants pendant des années où je n'avais même pas le droit de penser par moi-même, mes nouvelles responsabilités me comblent !

Je suis plus débordée que jamais, mais quel défi, sur le plan intellectuel ! C'est comme un tourbillon constant de stimulation où il faut être à l'affût de tout et en tout temps. Je sens que mon cerveau va exploser tellement il est sollicité, depuis quelques mois. Je n'irai certainement pas me plaindre ! Je me suis même découvert des capacités maternelles dont j'ignorais l'existence en m'occupant de mes chers employés…

Cela me fait penser que je devrais peut-être proposer à David Blais, mon successeur à la chronique Tests, de faire une étude sur les culottes amincissantes de madame. L'idée m'est venue après avoir eu en spectacle les fesses de madame Bélanger pendant près d'une heure. Vive la déformation professionnelle ! En tant que rédactrice en chef, on voit des sujets potentiels partout.

Heureusement, contrairement à la relation que j'avais avec Audrey, mon ex-patronne et l'ancienne rédactrice en chef dont j'occupe maintenant le poste – et que j'appelais à l'époque Vampirella –, tout baigne dans l'huile avec David et notre collaboration se déroule avec une facilité déconcertante. Il faut dire que c'est un jeune journaliste très méticuleux et toujours super motivé, même pour rédiger un test sur le meilleur *gloss*. Un vrai boy-scout. Son seul défaut, c'est qu'il a autant de personnalité qu'une sécheuse. Il n'a aucune opinion, ne prend jamais d'initiatives, ne fait jamais de coups d'éclat et est parfaitement prévisible.

Au moins une fois sur deux, c'est moi qui lui suggère des sujets d'articles, qu'il accepte sans broncher. Un immense changement par rapport à l'époque d'Audrey, qui contrôlait absolument tout, jusqu'aux virgules de nos propres textes ! Elle prenait d'ailleurs un malin plaisir à m'imposer des sujets complètement ridicules, des brosses à toilette jusqu'aux thermomètres à viande en passant par les aiguilles à tricoter.

Ça peut sembler méchant, mais les employés du magazine ont joui d'une chance inouïe lorsqu'Audrey – cette chouette blonde à l'air de maîtresse d'école qui faisait régner un tel climat de terreur qu'elle écrasait toute initiative ou créativité par sa soif de contrôle – a subi un infarctus du myocarde il y a plusieurs mois et est tombée en congé de maladie pour une période indéterminée. Depuis son départ et l'arrivée de David, on s'est améliorés sur la qualité et l'originalité des produits testés. Terminés, les flamants roses pour décorer le jardin et les mitaines à four.

Bref, avec une telle personnalité – ou devrais-je dire non-personnalité –, David est le genre de gars que personne ne remarque… jusqu'à ce qu'il ouvre la bouche. C'est qu'il compense cette fadeur par un incroyable verbiage diarrhéique. Il peut dire tellement de mots en une minute que je me demande parfois comment il fait pour respirer.

Et ce moulin à paroles a une passion pour la photographie. Il adore se promener dans le bureau pour faire des portraits des employés, et ce, dans les poses les plus bizarres ou les moins flatteuses, si possible. Il dit qu'il en fait un grand *scrapbook* et des montages sur le mur. C'est le genre de personne qui doit avoir un train électrique dans son sous-sol, collectionner des schtroumpfs et construire des répliques du Taj Mahal en Lego.

— Ah ! s'exclame soudain Camille dont je vois la tête réapparaître dans le cadre de la porte. J'ai oublié de te dire qu'Annabelle n'a pas encore envoyé sa chronique sur les restos du mois. On court après elle, mais impossible de la joindre. Si on n'a pas reçu son papier dans trois heures, il faudra avoir un plan B. As-tu une idée d'article pour remplacer son texte, si jamais on ne l'a pas à temps ? Il faut que ça remplisse au moins trois feuillets et demi.

Trois feuillets et demi ! Cela correspond à deux pages du magazine ! Ouille ! Comment suis-je censée improviser un article avec des photos en quelques heures, moi ? Je n'ai quand même pas la tête d'une magicienne qui tire un lapin de son chapeau. Peut-être quelques vieux reportages que nous avions mis sur la glace traînent-ils dans les archives ? Et dire qu'il n'y a pas si longtemps, je me morfondais parce que je n'avais pas de responsabilités. Bah ! je l'ai dit : j'aime les défis ! Et puis, j'en ai rédigé souvent, des articles sur le coin d'une table. Allez, on se retrousse les manches !

Amenez-en, des responsabilités, je suis prête !

2

Une question de karma ?

(Septembre)

Le destin est ce qui nous arrive
au moment où on ne s'y attend pas.

Tahar Ben Jelloun

Si on m'avait dit il y a un an que je participerais à des entrevues pour recruter des employés chez *Féminine.com*, j'aurais certainement éclaté de rire – de manière sarcastique, bien sûr. Et pourtant, me voilà, pour la deuxième fois en quelques mois, en train d'aider Justin, mon patron et l'éditeur du magazine, et Marilou, des ressources humaines, à trouver une adjointe à Camille. Avec la charge de travail supplémentaire, la pauvre est débordée.

Je suis flattée que Justin me demande d'assister aux entrevues. Il faut dire qu'il m'a toujours appréciée et m'a souvent donné des bonnes occasions par le passé. Il est gentil, compréhensif, et toujours en train de soutenir tout le monde. Son seul défaut – qui l'empêcherait peut-être de se qualifier pour le trophée du patron de l'année – est qu'il est parfois un peu trop bonasse. Mais bon, on a vu pire. Comme Audrey, pour ne pas la nommer. Justin a même l'apparence qui va avec sa personnalité. Prenez un angelot, ajoutez-lui cinquante ans et vous avez le portrait parfait de Justin.

Je me souviendrai toujours de ma première entrevue, lorsque nous avons embauché Alexis Saint-Pierre-Medresh, notre chroniqueur Arts et spectacles, anciennement simple chroniqueur Musique mais qui remplace dorénavant Léa, partie en congé de maternité. Québécois et Juif, il s'habille toujours comme s'il allait souper dans un bar fétichiste. Il se proclame bisexuel à qui veut l'entendre, mais il est sans doute gai à 99,9 %. Et encore, s'il a déjà couché avec une femme, c'était sans doute pour essayer une fois dans sa vie et voir s'il n'allait pas vomir.

— Vous devez savoir que nos clients sont majoritairement des femmes et que nous devons être capables de parler d'elles, de leurs envies, de leurs besoins, de leurs aspirations, de leurs questionnements, lui avait mentionné Marilou en guise d'introduction. Seriez-vous capable de comprendre les préoccupations de nos lectrices ?

— Ben… je suis peut-être un homme, mais je suis « aux deux », alors, ça peut compenser, non ? avait répondu Alexis, sans aucune gêne.

Et toute la rencontre s'était déroulée avec cette même franchise… Il faut avouer qu'en dépit de sa marginalité, Alexis nous avait impressionnés par son dynamisme et son audace. Et il avait été engagé.

Aujourd'hui, pour les entrevues, nous rencontrerons des réceptionnistes et je dois admettre ma très grande incompétence pour juger des capacités des gens après quelques questions seulement. La plupart des candidates me semblent au même niveau et je ne sais pas trop quelles sont les aptitudes requises pour ce poste.

En fin de compte, deux postulantes se démarquent du lot : Alysson Tcheou, une fille d'origine chinoise mais née au Québec, et Louise Deschênes. Personnellement, je penche pour la première. Même si elle paraît un brin lunatique, très jeune – elle a à peine vingt-quatre ans ! – et exubérante, elle est dynamique, audacieuse et motivée. Jusqu'à présent, ces qualités, que nous avions remarquées chez Alexis, nous ont bien servis. Louise, la fin quarantaine, semble très professionnelle, mais rigide et peu avenante. Elle nous a déjà fait part de certaines de ses exigences et a clairement fait comprendre que celles-ci étaient non négociables.

Pour ma part, ça ne m'inspire pas confiance. Le milieu du magazine est fort exigeant et, aussi triste que cela puisse être, il faut être souple pour y survivre et être prêt à se consacrer corps et âme au travail en tout temps. Le bouton *off*, sur la partie travail du cerveau, n'est pas activé très souvent. Louise risque de ne pas rester longtemps, dans ces conditions.

Nous choisissons donc Alysson, qui a une petite bouille sympathique et qui va être une employée énergique. C'est un bon choix : je crois que

nous allons encore rajeunir l'image de la revue. Je sens qu'on va s'amuser ! Et vive la jeunesse et le sang neuf !

* * *

Vendredi midi, troisième semaine de septembre. Il fait encore beau dehors et l'air est agréable. Samuel et moi avons pris l'après-midi de congé pour aller faire une merveilleuse activité, tellement typiquement automnale : aller aux pommes ! Quoi de mieux, comme l'une de nos premières sorties en couple, que d'aller cueillir de belles Spartan bien rouges, grimper sur les branches d'un arbre en humant le parfum sucré des McIntosh, mordre à belles dents dans une Lobo bien en chair ou se promener dans un camion bringuebalant, au milieu des paniers de Cortland ? Tellement bucolique et romantique !

J'entre dans le cabinet du Dr Williams, où Samuel travaille. Les deux secrétaires en poste, Megan et Marie-Anne, me saluent d'une même voix. Chaque fois que je me rends sur place, elles m'accueillent avec un grand sourire et sont très aimables. Un peu plus et je m'y sentirais chez moi. Enfin, si ce n'était de la gigantesque affiche avec un schéma géant de la bouche, de l'énorme tube de pâte dentifrice sur la table à café et des brosses à dents suspendues au plafond, je pourrais me croire dans mon salon.

Ça me fait tout de même chaud au cœur d'avoir été acceptée aisément par l'entourage de Samuel. À ce que j'ai compris, certains m'attendaient avec appréhension, pour ne pas dire avec une brique et un fanal. Après Aryane, disons que la prochaine fille qui allait l'approcher avait intérêt à se tenir à carreau si elle ne voulait pas se faire massacrer autant par les amis, la famille que les collègues.

Ils veillaient tous au grain et je me suis fait scruter à la loupe pendant un certain temps. J'ai même eu droit à quelques interrogatoires déguisés, mais bien en règle, sur mes relations passées, sur ma situation familiale, sur mon implication auprès de mon employeur, etc. Un peu plus et on me demandait mes bulletins du primaire, l'ascendant de mon signe astrologique chinois et les résultats de mon dernier test Pap…

Heureusement, tout a fini par s'estomper et je suis officiellement acceptée maintenant.

Enfin, Samuel sort de la salle d'examen. Seigneur, ce qu'il peut être beau ! Sérieusement, il est vraiment beau. Et *sexy*, en plus. D'accord, je ne suis pas impartiale une seule seconde. Bon, pas de filet de bave suspect qui coule sur le bord de mes lèvres ? Non, tout va bien.

Et je ne suis pas la seule à tomber sous son charme. Marie-Anne et Megan lui rendent davantage de services et il me semble que ses clientes ne rechignent pas beaucoup lorsqu'elles apprennent qu'elles vont avoir plus d'un rendez-vous pour un plombage ou une chirurgie.

Samuel est bien le seul dentiste que je connaisse qui puisse faire revenir sa clientèle avec le sourire. « Réellement » avec le sourire. Disons qu'il mérite bien son nouveau surnom de Dr Torride. Jusqu'à tout récemment, les dentistes me faisaient hurler de peur dans mes cauchemars. Alors, voir des bonnes femmes sortir de son cabinet, souriantes malgré leur bouche à moitié enflée, en ayant l'air de flotter sur un nuage plutôt que d'être tremblantes et couvertes de sueur, c'est presque louche. Si je n'avais une confiance quasi totale en mon homme, je me poserais des questions.

Une chance que ses clientes le voient vêtu de sa chemise verte vraiment pas *sexy* de dentiste, sinon, je crois bien qu'elles voudraient toutes le déshabiller. Justement, Samuel est en train de raccompagner une autre cliente jusqu'à la réception.

— Alors, madame Gosselin, n'oubliez surtout pas de vous passer la soie dentaire tous les jours, hein ?

Comme toujours, un bon conseil pour le client. Souvent les mêmes – les conseils, pas les clients. La dame paie la note pendant que Samuel va se changer. Juste avant de partir, la cliente m'accroche par le bras.

— Alors, c'est vous, la chanceuse qui avez mis le grappin sur notre beau Dr Gagnon ?

Elle a bien dit « notre » beau docteur ? Sans vouloir vous offenser, il est à moi, chère madame ; ne vous bercez pas d'illusions en vous imaginant que parce qu'il vous a radiographié la mâchoire, vous avez une relation avec lui. Néanmoins, je suis flattée. Ça fait plaisir de voir que mon homme est si apprécié. Ça fait changement d'Olivier, qui était aussi sociable qu'un putois et faisait fuir tout le monde à 100 kilomètres.

— Eh oui, c'est bien moi la chanceuse, la merveilleuse élue, réponds-je avec mon plus grand sourire. J'ai eu beaucoup de veine en tombant sur lui.

— En tout cas, nous l'aimons bien notre Dr Gagnon. Une vraie perle ! Il est si extraordinaire. Je pense qu'il pourrait nous faire un traitement de canal sans anesthésie, tellement il est rassurant. On se sent toujours bien et tellement en confiance avec lui à nos côtés, quoi qu'il arrive.

Wo !… Cette dame vient pratiquement de dire, mot pour mot, ce que je ressens à l'égard de Samuel. Alors, je ne serais pas la seule à me sentir ainsi en sa présence ? Je ne sais pas pourquoi, je suis un tout petit peu déçue. Bah ! il n'y a pas de quoi fouetter un chat après tout ! Qu'est-ce que ça peut bien faire que Samuel rende d'autres personnes heureuses ? Rien du tout, c'est même une bonne chose. « Un hommage à mon bon goût », comme dirait ma mère. Je laisse donc la dame partir en paix, après lui avoir confirmé à quel point mon homme est génial et à quel point on est follement amoureux l'un de l'autre. Juste pour lui clouer le bec un brin.

Samuel et moi quittons donc le bureau, direction Mont-Saint-Hilaire. Après avoir traversé des routes bordées d'arbres ornés de couleurs magnifiques, nous arrivons dans un verger des plus champêtres. Wouaaah ! Coup de foudre total ! L'endroit, près de la montagne, est superbe.

Nous passons donc l'après-midi collés, à regarder les oiseaux voler vers le sud, tout en pique-niquant, un verre de cidre pétillant à la main. À se rouler dans des tapis de feuilles mortes, à se promener, main dans la main, dans les rangées d'arbres et à se servir directement sur les

branches. Quel délice que de croquer dans une pomme bien rouge et fraîchement cueillie !

Quelle bonne idée Samuel a eue. Ça bat cent fois notre virée à Niagara Falls – mon idée, hélas ! – en juillet dernier, où l'on s'est retrouvés à visiter des maisons hantées ridicules, à se faire arnaquer dans des casinos et à dormir dans un hôtel miteux avec des cadavres de coquerelles séchées. Une chance, les chutes étaient toujours aussi spectaculaires et valaient le déplacement ! Mais l'endroit ne correspondait pas tellement aux souvenirs de ma dernière visite. Il est vrai que j'avais six ans à l'époque et qu'à cet âge, on n'est pas très critique.

Nous terminons notre journée assis dans l'herbe. Nous observons le coucher de soleil en grignotant deux pommes au caramel, achetées à la boutique du verger.

Samuel, qui mastiquait son caramel jusque-là avec appétit, s'arrête soudain, les yeux ronds. Il semble paniqué, tout à coup. On jurerait qu'il a vu une horde de Mongols assoiffés de sang.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il y a une abeille qui tourne autour de ma pomme, murmure-t-il, sans bouger.

Ah zut ! Ça doit être le caramel qui l'a attirée. Voyant que Samuel est figé comme une statue de sel et observe l'abeille avec la même frayeur que s'il regardait un tyrannosaure, je m'empresse de prendre les choses en main. Et puis, comment peut-on avoir aussi peur d'un tel insecte ? Je sais bien que les abeilles piquent, mais contrairement aux guêpes qui piquent à répétition, les abeilles, elles, ne le font qu'en dernier recours. Il n'y a donc presque pas de risques.

Je me précipite donc en direction de Samuel avant qu'il ne fasse une crise cardiaque – parce qu'il blanchit à une vitesse digne des moteurs à distorsion de *Star Trek*. L'abeille s'est posée sur le caramel de la pomme, à environ deux centimètres du visage de Samuel, de plus en plus au bord de l'apoplexie.

— Attention, Samuel, je vais…

Bang ! Je donne un coup sur la pomme, qui est projetée à deux mètres. Oh non ! J'ai raté l'abeille ! Et c'est qu'elle a l'air enragée ! Elle quitte la pomme à toute vitesse et se jette sur Samuel.

— Aïe ! Merde !

Oups !… Au cri que vient de lancer mon homme, je comprends que j'ai gaffé, là. L'abeille, quant à elle, s'éloigne en voletant tout croche, s'apprêtant probablement à aller mourir dans un coin tranquille, après avoir gâché notre belle journée. Samuel, de son côté, se tient la main sur le bord de la bouche, là où il a été piqué.

— Je suis désolée, Samuel, vraiment. Excuse-moi, je pensais que…

Je m'arrête de parler, interdite. L'expression de mon homme n'est pas rassurante du tout. Il commence sérieusement à ressembler à un cadavre. On jurerait qu'il va se mettre à vomir.

— Quelque chose ne va pas ?

— Heu !… Il y a un problème. C'est que… je suis allergique aux abeilles.

Quoi ? J'ai bien entendu, là ? Allergique aux abeilles ? Il blague sûrement ! Ça fait trois mois qu'on sort ensemble et j'apprends ça « maintenant » ? C'est une information cruciale, pourtant ! On parle d'une allergie mortelle, là !

— Tu es sérieux ? Tu ne me l'as jamais dit !

— Non ? Désolé, je croyais te l'avoir dit. Tu en es sûre ?

Ben oui, je suis sûre ! Il est marrant, lui ! Si c'était le cas, je m'en souviendrais et je n'aurais pas donné un coup à cette fichue abeille comme si c'était une vulgaire mouche à fruits. J'aurais fait attention. Je me serais interposée entre l'abeille et Samuel, prête à me faire piquer à sa place, comme les héros de films américains qui se précipitent courageusement devant leur belle pour la protéger des balles. Enfin, laissons tomber ces considérations, il y a plus urgent !

— Qu'est-ce qu'on fait, là ?

— Il faut que j'aille à l'hôpital rapidement, répond Samuel.

À l'hôpital ? Mais on est en pleine campagne ! Où trouve-t-on un hôpital au milieu des vergers ? Et si Samuel perdait connaissance au volant ? Et moi qui sais à peine comment démarrer une auto ! Je viens à peine de trouver l'homme de ma vie et il va peut-être mourir par ma faute ! Cette fois, c'est sûr, je vais finir vieille fille dans une maison délabrée avec 25 chats ! D'ailleurs, pourquoi les vieilles dames ont-elles toujours des chats ? Ou alors, mon karma va prendre une dégelée et je vais me réincarner en crevette. Mais passons…

Samuel semble retrouver son sang-froid. Il se tourne vers moi.

— Amélie, va voir dans le coffre à gants de la voiture. Tu vas y trouver mon cellulaire et un genre de tube blanc dans un étui, c'est mon EpiPen. Rapporte-le vite, s'il te plaît. Ensuite, appelle le 9-1-1. Je ne peux pas prendre le risque de conduire et on ne peut pas perdre de temps.

Je vole littéralement vers l'auto. Après avoir fouillé frénétiquement et lancé presque tout par la fenêtre, je trouve le fameux EpiPen et le téléphone. Victoire ! À la vitesse de James Bond poursuivi par 15 agents du KGB armés jusqu'aux dents, je rejoins Samuel.

— Les voilà !

Samuel est couché dans le gazon ; j'ai l'impression qu'il a changé de teint. Au secours ! J'imagine l'épitaphe sur sa tombe : *Ci-gît Samuel Gagnon, mort à trente ans, assassiné par sa conjointe avec une abeille et une pomme au caramel.* Quelle ironie…

— Approche, je vais t'expliquer comment me l'administrer.

Moi, lui administrer l'EpiPen ? J'ai du mal à changer un diachylon sans tourner de l'œil. Et j'ai déjà commis une bévue monumentale aujourd'hui, c'est pas suffisant ?

— Tu es sûr ?

— Ça vaut mieux, au cas où je tomberais inconscient. Tu vas voir, c'est facile. Vite, il n'y a pas de temps à perdre !

Il me semble que moi aussi, je me sens mal. Allez, courage, Amélie !

— OK, dis-moi quoi faire.

— Sors l'EpiPen de son tube, tiens-le fermement et enlève le capuchon gris de sécurité.

J'obtempère, les mains tremblantes et pas fermes du tout. Et si j'échappais le truc par terre et qu'il se brisait ?

— Bon, le dispositif est armé.

Armé ? Ça ne me rassure pas trop. Je ne me sens plus très James Bond, tout à coup. Et comment Samuel peut-il rester si calme ? À moins qu'il soit inexpressif parce qu'il est en train d'étouffer ? Il poursuit :

— Place l'extrémité noire sur la face externe de ma cuisse. Attention ! À la moindre pression, le système peut se déclencher.

J'ai l'impression de tenir une bombe prête à me péter à la figure à tout moment ! Respire, Amélie.

— Ne place pas tes doigts sur l'extrémité noire, c'est l'aiguille.

Arrrgggh… De mieux en mieux. Suis au bord de l'apoplexie, pas capable de me concentrer. Les infos entrent par une oreille et sortent par l'autre.

— Presse fermement sur ma cuisse jusqu'à ce que tu sentes un « clic », continue Samuel. Maintiens quinze secondes, enlève l'EpiPen et vérifie l'heure de l'injection. C'est beau ? Vas-y.

Ce n'est pas vraiment beau, mais il faut bien que je procède. En essayant de ne pas trembler comme une feuille et de garder mon calme – après tout, ce n'est pas moi qui suis en danger de mort, je devrais avoir la tête froide –, j'obéis. Heu !… Quelle extrémité je ne dois pas toucher, déjà ?

— Non, pas celle-là !

Le cri de Samuel me fait sursauter et j'appuie sur le bout noir. Aïe ! Je viens d'effleurer cette satanée aiguille ! J'entends le « clic » du mécanisme. Arrgggh ! il est enclenché ! Catastrophe ! Je me précipite sur Samuel et lui enfonce prestement l'aiguille dans la cuisse. Après une quinzaine de secondes, je la retire. Ouf !… Tout semble correct, en fin de compte, mais on a frôlé le désastre. Je prends l'heure en note comme Samuel me l'a demandé.

Et dire que pendant mes études en journalisme, je voulais être correspondante de guerre ! Je serais sûrement tombée dans un état catatonique après dix minutes et on m'aurait retournée au Canada sur une civière. Il est vrai, cependant, que c'est toujours plus angoissant quand ce sont des proches qui sont en danger et non des inconnus.

— Si ça se met à saigner, presse avec un morceau de tissu, explique Samuel.

Ah ! parce que ça peut saigner, en outre ? Plus ça va, plus j'angoisse et me sens coupable. Zut de zut ! Tout ça est ma faute. Pourquoi j'ai acheté ces pommes au caramel ? Pourquoi j'ai pris la menace à la légère et essayé de chasser l'abeille ? J'ai été si stupide ! Et puis, pourquoi les abeilles n'ont-elles pas commencé à hiberner, à ce temps de l'année ? Je respire un bon coup. Suffit, l'autoapitoiement !

J'appelle prestement le 9-1-1 ; j'explique la situation et donne notre emplacement. Tout en restant en ligne avec le préposé, je refoule mon affolement, souris et pose une main qui se veut tranquillisante sur l'épaule de mon homme. Il a besoin de mon soutien, pas de ma frayeur.

— Ne t'inquiète pas, ça va bien aller, lui dis-je.

En fait, je n'en sais rien du tout et le mot « panique » doit être inscrit en grosses lettres de néon sur mon front. Sans compter que mon sourire doit avoir l'air figé dans le ciment. En réponse, Samuel pose sa main sur la mienne et me sourit. Il a déjà l'air bouffi, et sa respiration commence à être sifflante.

— Je sais, me répond-il faiblement. Et tu as très bien fait ça, ma belle.

Il dit sûrement ça pour me consoler parce que je me sens sérieusement nulle en ce moment. Bon sang, il blanchit et gonfle à vue d'œil et commence à ressembler au bonhomme Michelin. Merde, elle s'en vient, cette ambulance ?

* * *

Les *paramédics* se sont pointés après quinze agonisantes minutes. Il me semble que Samuel avait le temps de mourir dix fois au moins. Pendant ce temps, sa bouche a gonflé et rougi et la piqûre a maintenant l'air d'une grosse fraise difforme. On jurerait que Samuel vient de se taper un combat de boxe – ou que je le maltraite, ce qui n'est pas si loin de la vérité, au fond. Enfin… Direction : l'hôpital !

À son arrivée aux urgences, l'état de Samuel a empiré et sa respiration fait peur à entendre. Il est immédiatement pris en charge par une équipe médicale. On lui fait un remplissage vasculaire par intraveineuse pour faire remonter sa pression sanguine, on lui injecte de l'adrénaline et des corticoïdes. Le pauvre a des aiguilles un peu partout et ressemble maintenant à un croisement entre une poupée vaudou et le p'tit bonhomme Pillsbury. Mais je ne pense pas qu'il va se mettre à rire si j'appuie sur son ventre.

Comment ai-je pu gâcher une aussi belle journée ? Ça avait pourtant si bien commencé. Quelle honte… Et comment ai-je pu faire ça à l'homme que j'aime ? Samuel doit m'en vouloir à mort et avoir envie de se sauver à toutes jambes. Mais non… il reste souriant – du moins, il essaie, car ce n'est pas facile avec le visage tout boursouflé – et essaie de me rassurer.

— T'en fais pas, marmonne-t-il avec peine, ça m'est arrivé deux fois avant et j'ai toujours survécu.

— Non, non… je… je ne m'en fais pas, mens-je avec aplomb. Je suis sûre que tout va rentrer dans l'ordre rapidement.

Si je pouvais, j'irais me cacher dans un de ces grands bacs dans lesquels les draps sales sont apportés à la buanderie, au troisième sous-sol, et je n'en sortirais plus. Quoique… l'idée de me dissimuler sous une

pile de tissus remplis de microbes et de bactéries n'est peut-être pas si attrayante que ça.

* * *

Après quelques heures de traitements, Samuel reçoit son congé de l'hôpital. Déjà ! Incroyable, mais vrai. Je suis stupéfaite. Ne faudrait-il pas le garder en observation pendant au moins 48 heures pour s'assurer que tout va bien ? Lui faire passer des radiographies ? Un scan du cerveau, une biopsie, une ponction lombaire, je ne sais pas, moi !

Mais non ! Le temps de crier « lapin » et Samuel était redevenu lui-même. Il a désenflé aussi vite qu'un ballon percé et son état est revenu à la normale avec une rapidité renversante. Autant sa condition s'était aggravée rapidement, autant elle s'est réglée tout aussi vite. Résultat : on le retourne déjà à la maison. Hors de danger, donc au revoir et *next* ! Par ici, la sortie !

Un peu plus et on le renverrait avec une petite tape sur l'épaule. Un peu abasourdis, Samuel et moi nous retrouvons donc dans le stationnement de l'hôpital, sous les étoiles. Finalement, nous dénichons un petit B & B pour passer la nuit sur place. C'est trop risqué de faire conduire Samuel, et moi, je ne sais pas conduire. Quelle journée !

Ça commence bien une relation. Ensemble depuis seulement trois mois et déjà, j'ai failli assassiner l'amour de ma vie !

— Comment te sens-tu ? lui demandé-je, alors que nous nous couchons, épuisés. Tu es certain que ça va ?

— Oui, ça va aller. Un peu fatigué et secoué, mais ça va pas trop mal, vu les circonstances. Et j'ai encore un peu mal à la bouche. Et toi ?

— Moi… je me sens tellement coupable, tout est ma faute. J'ai vraiment tout gâché et je m'en excuse.

— Mais non, j'aurais dû te prévenir de mon allergie. J'aurais pu éviter tout ça. Je suis navré. C'est juste que j'en souffre depuis que je suis tout petit, alors pour moi, ça va de soi. J'ai tendance à oublier que ce n'est pas tout le monde qui est au courant de ma condition.

C'est un fait que question communication, on ne lui décernerait pas une médaille d'or en ce moment. Ça laissait déjà à désirer avant qu'on soit en couple, mais je croyais qu'une fois ensemble, ça irait mieux. Visiblement, il y a encore place à l'amélioration.

— Et puis, tu me devras quelques faveurs, pour te faire pardonner, c'est tout, ajoute-t-il avec un sourire en coin. Un bon massage, par exemple.

— En tout cas, il va falloir que tu t'améliores, mon chéri, si tu veux qu'on survive en tant que couple et que je ne passe pas près de t'assassiner une autre fois, réponds-je, mi-figue, mi-raisin.

— Tu vas voir, dans quelques années, on va en rire, dit Samuel.

Ouais ! dans BEAUCOUP d'années ! Quand même, il est trop chou de me consoler comme ça.

Leçon de vie : toujours demander aux gens s'ils sont allergiques à quelque chose, et ce, dès la première rencontre !

Entre **mâle** et **femelle**, combien de temps la passion dure-t-elle vraiment ? Lorsque deux partenaires d'une espèce entament une relation, savent-ils réellement dans quoi ils s'embarquent ? Où se situe le bonheur parfait dans l'échelle de l'évolution humaine ?

Amélie Tremblay a beau avoir accédé au poste de rédactrice en chef du magazine *Féminine.com*, son nouveau travail s'avère pour le moins angoissant. Elle a beau vivre une relation amoureuse sans faille, quelques nuages gris se profilent à l'horizon. En effet, tandis que la routine s'installe lentement mais sûrement entre le charmant Samuel et elle, la jeune professionnelle apprend que son couple deviendra bientôt famille.

Cette grossesse imprévue chamboule complètement les habitudes des deux oiseaux et relègue aux oubliettes le peu de passion qui restait des premiers moments de vie à deux. Difficile d'entretenir la flamme passionnelle lorsqu'on devient parent de petites bêtes qui demandent une attention constante et toute son énergie ! Encore plus difficile lorsque le mâle est de plus en plus absent et qu'un autre animal séduisant fait arquer le sourcil de la femelle…

Photo : Richard Fournier

Evelyne Gauthier écrit et travaille dans le secteur de l'édition depuis plusieurs années. Auteure à succès de romans jeunesse et grand public, elle signe ici son second livre «pour elles seulement»…

ISBN 978-2-89585-336-7
9 782895 853367
24,95 $